

« LE DIALOGUE ENTRE LA SCULPTURE ET MOI S'ACHÈVE LORSQUE J'AI TROUVÉ LES MOTS SCULPTURAUX JUSTES »

- Tinka Pittoors

Jusqu'en novembre, la Galerie La Forest Divonne se métamorphose en un jardin situé à la frontière entre nature et culture. L'exposition de Tinka Pittoors, *Marsyas and Me*, prend alors possession de l'espace avec des formes et des enjeux inédits, parfois inquiétants, qui s'inscrivent dans la continuité thématique de l'exposition *Daphné and Me*.



Le tableau *Marsyas écorché par l'ordre d'Apollon* (Nameur, Paris, Musée du Louvre) n'est que le point de départ de cette nouvelle exposition. Fascinée par ce mythe et les contrastes qui traversent la peinture, Tinka en tire son inspiration pour *Marsyas and Me*. Dieu des arts et de la musique, Apollon incarne une dualité complexe et contradictoire : à l'image d'un Apollon « angélique », s'oppose la brutalité de ses actes.

Dans la coexistence entre cruauté et sensualité (d'image et de formes), l'artiste métamorphose en art les tensions contradictoires et parfois opposées des personnages et de leur histoire. Tinka ne revendique alors pas la recherche de Beauté, mais l'atteinte d'un Équilibre : « la beauté dans l'œuvre, ce n'est pas assez. ». À travers la sculpture, elle nous révèle les contradictions du monde dans lequel on vit et on évolue : « je vois Marsyas et Apollon dans notre monde ». Marsyas, martyr païen et satyre « rebelle, représente à la fois le lien avec la nature et la force de questionner un pouvoir qui vient d'en haut ». Ainsi, la friction entre le dieu et le satyre s'ouvre vers une interrogation sur la condition humaine. Le spectateur, face aux sculptures, se trouve confronté à son propre dédoublement : « le moi et l'autre », la présence de l'autre et de son altérité. Tinka met alors l'accent

sur ce qu'elle appelle une « dualité sociale » pour en révéler les multiples facettes qui composent chacun de nous : « il y a un pluralisme en nous, ainsi que différentes personnalités ».

La pratique de Tinka repose sur un principe de dualité où tout se répond en binômes. S'inspirant de la réalité, la sculptrice permet aux spectateurs de s'identifier à ses œuvres. En créant des sculptures qui s'élancent dans l'espace sous forme de racines inversées, on y découvre une nature métamorphosée, qui s'épanouit en arabesques organiques, presque vivantes, avec des couleurs vibrantes et inattendues « la



couleur est un moyen de communication, la peau des sculptures ». Ces formes semblent issues d'un monde parallèle, à la fois familier et transfiguré, évoquant un univers en perpétuelle transformation. En observant les sculptures, on peut apercevoir des éléments reconnaissables intégrés au sein d'une structure qui est à la fois une abstraction de l'imaginaire de l'artiste et des objets du quotidien. Tinka prend alors les éléments banals, qui échappent à notre perception car ordinaires, et les replace visuellement dans ses œuvres pour leur donner une nouvelle signification.

C'est ainsi que l'artiste nous interroge aussi sur l'idée de seuil : « Je ne sais pas où sont les frontières entre la réalité sculpturale et le monde. » Dans ce parallèle palpable entre création et réel, où trace-t-on la frontière ? On se rend alors compte du parfait équilibre entre imaginaire et réalité : « Mon art n'est pas symbolique », soutient-elle. En effet, l'expression des formes organiques transcende la nature elle-même par leur mouvement. Non seulement on a l'impression de voir bouger les pièces, mais leur conception oblige le spectateur à adopter plusieurs points de vue et positions d'observation pour en contempler les détails.

S'agit-il alors d'une peinture dans l'espace d'une nature morte ? En effet, si la tradition de la nature morte est marquée par le constant rappel du *memento mori*, ici Tinka en repropose la thématique sous un autre angle. Mais ce rappel relève moins d'une allusion au destin éphémère de l'homme, qu'à une dénonciation de ses actes de destruction envers la Nature. Les couleurs et les formes des œuvres peuvent d'ailleurs renvoyer à la déformation, d'autant plus si l'on aperçoit des éléments familiers qui polluent nos mers, tels que des canettes, des boîtes de sardines ou des emballages en plastique. Cette exposition interpelle et appelle à une prise de conscience. Avec un clin d'œil humoristique, par l'intégration subtile de ces objets à la fois du quotidien et témoins du danger de la pollution, Tinka fait une critique aux inquiétants changements du monde naturel. Par

ailleurs, elle nous met face, non sans une pointe de cynisme, à notre impuissance. L'artiste s'identifie donc à la figure du jardinier. Elle a créé un jardin à mesure humaine mais accessible à un nombre restreint de personnes : « on ne peut pas faire grand-chose pour le monde entier, mais on peut pour notre jardin ».

C'est un art viscéral, une véritable mise en scène d'un élan intérieur à travers lequel l'artiste dévoile la brutalité du mythe (et peut-être de notre réalité). Les formes des objets exposés



peuvent alors renvoyer aux entrailles de Marsyas : ses nerfs et ses os ne sont que des débris corrompus par le temps et par la nature qui les a désormais recouverts, et on ne peut les identifier que dans la complexité des compositions.

Ce sont des « moments figés dans le temps ». Toutefois, l'immobilité de ces objets d'exposition muséale ne semble être qu'une condition temporaire. À tout moment, ils peuvent prendre à nouveau vie, descendre du piédestal et marcher au milieu de la galerie, ou

encore reprendre leur mouvement, comme s'ils étaient portés par les courants des océans : « J'aime bien penser que mes œuvres sont comme des herbes et qu'elles vont pousser ». Peut-être la Galerie La Forest Divonne se retrouvera-t-elle un lundi matin avec ce jardin sous-marin qui aura complètement envahi l'espace de la galerie.